

LA SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

Lecture du Dimanche

Publiée avec l'approbation de Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Montréal.

Paraissant le Samedi.

SOMMAIRE

LE DEVOIR PASCAL.—

CHRONIQUE DIOCÉSAI-
NE ET PROVINCIALE:

nominations ecclé-
siastiques, mort de
M. F. Pilote, curé de
St-Augustin; fête à
l'Isle Dupas; cérémc-
nie à St-Cuthbert.—

—SA GRANDEUR MGR

DE MONTRÉAL ET LES
SEMAINES RELIGIEU-



SOMMAIRE

SES FRANÇAISES.—

LE VOILEMENT DES
CROIX.— LES RA-

MEAUX.— LES CATA-
COMBES ET L'EUCHA-
RISTIE.— UN GRAND

SERVITEUR DU ST-
SACREMENT AU XIXE

SIÈCLE.— RELIGION
ET PATRIE (fin).—

PRIONS POUR NOS
MORTS.

LE NUMÉRO

2 cents

PRIX DE L'ABONNEMENT

Une piastre par an, payable d'avance.

LE NUMÉRO

2 cents

Les abonnements datent du premier de chaque mois.

Permis d'imprimer : † EDOUARD-CHS, Evêque de Montréal.

Adresser toutes communications concernant l'administration à
MM. EUSÈBE SENÉCAL & FILS, et pour la rédaction à **M. P. DUPUY**.
Bureaux : No 20, rue Saint-Vincent. Montréal.

PRIERES DES QUARANTE HEURES.

DIMANCHE,	11 AVRIL.	—Sainte-Croix (Sœurs Grises): 1
MARDI,	13	“ —Couvent de Lachine.
JEUDI,	15	“ —Stigmates.
SAMEDI,	17	“ —Bon Pasteur.

FETES DE LA SEMAINE.

DIMANCHE,	11 AVRIL	—Le Dimanche de la Passion. 1. cl., sem. ornements violets. <i>On annonce le dimanche des Rameaux.</i>
Lundi,	12	“ —SAINT LÉON, P. D., d. (d'hier) orns. blancs.
Mardi,	13	“ —SAINT HERMÉNÉGILDE, M., sem. orns. rouges.
Mercredi,	14	“ —SAINT JUSTIN, M., d. ornements rouges.
Jeuûi,	15	“ —De la Férie, ornements violets.
Vendredi,	16	“ —N. D. de Pitié, d. m. ornements blancs.
Samedi,	17	“ —De la Férie, ornements violets.

OFFICES EXTRAORDINAIRES.

CATHEDRALE.—Vendredi 16, fête de N. D de Pitié, à 7 h, p. m. sermon et salut.

PROVIDENCE.—Vendredi 16, profession religieuse et rénovation des vœux.

La *Semaine Religieuse* reprendra samedi prochain la publication des commentaires sur le Jubilé ; ces commentaires seront de la plus grande utilité pour les fidèles.

LE DEVOIR PASCAL.

I. Chrétiens, l'approche des fêtes de Pâque nous remet tous en face d'une loi aussi ancienne que le Christianisme, loi que rien ne peut prescrire et contre laquelle se sont vainement heurtés les impies, les hérétiques, les persécuteurs de tous les siècles. Ecoutez les voix imposantes qui nous en proclament la stricte et rigoureuse obligation.

C'est la voix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il nous ordonne lui-même de communier en maint endroit de l'Évangile, mais notamment par ces paroles : " En vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son Sang, vous n'aurez point la vie en vous. "

C'est la voix de l'Église. Elle a déclaré que le précepte du Sauveur obligeait au moins une fois dans l'année, au temps de Pâque. Les innombrables avertissements de ses Papes et de ses Conciles au sujet de ce devoir se résument tous dans ce mot : *Au moins à Pâque humblement.*

C'est la voix de la conscience chrétienne. En dépit des contradictions orgueilleuses de la libre pensée, elle dit toujours et bien haut *qu'il faut faire ses pâques*, qu'on n'est chrétien qu'à ce prix. Elle dit que manquer à ce devoir, c'est être inconséquent avec soi-même, c'est fouler aux pieds la logique et le bon sens, c'est mériter de perdre toute considération aux yeux des hommes qui conservent la foi de leur baptême. Qu'on écrive là contre tout ce qu'on voudra dans les journaux ; qu'on déclame dans les cabarets et les loges maçonniques ; qu'on raisonne ou qu'on déraisonne : l'article solennel du Code des chrétiens ne changera pas ; il est et il restera toujours le même dans l'opinion publique : On fait ses pâques, donc on est chrétien ; on ne fait pas ses pâques, donc on cesse de vivre en chrétien.

C'est la voix de notre propre conscience. Les voyez vous, chers amis, ces athées de commande, ces prétendus esprits forts, qui affectent de se mettre au-dessus de toute religion ? Eh bien, n'en doutez pas : chaque année, quand reviennent les fêtes de Pâque, ils entendent au fond de leur cœur une voix qui les gronde, ils sentent un aiguillon qui les perce, voix de la conscience, aiguillon du remords. Grande preuve, certes, pour un chrétien, de l'obligation du précepte pascal : il doit faire ses pâques, parce que c'est le sentiment intime de tout son être ; il n'aura la paix qu'à cette condition.

C'est la voix de nos engagements. Il y a ceux du baptême, il y a ceux de la première communion : quel homme d'honneur pourrait trahir les serments de ce beau jour ?

II. Non sans doute, aucun d'entre vous ne songe à violer un précepte si grave, dont l'oubli lui ferait perdre l'amitié de Dieu et compromettrait son salut éternel. Mais suffit-il de se confesser et de communier d'une manière quelconque pour répondre à ce

que l'Église demande de nous ? Dans quelles dispositions faut-il être pour accomplir dignement et avec fruit ce grand acte ?

La première condition ; c'est de le faire avec *esprit de foi*. Vous prenez sans peine que ce que Dieu demande, ce n'est pas une simple formalité, une démarche jusqu'au confessionnal le soir et une seconde démarche jusqu'au banc de la communion le lendemain matin. Cet accomplissement purement matériel du précepte serait plus qu'irrespectueux, il serait dérisoire. La fin des Sacrements est de sanctifier l'âme ; c'est donc l'âme qui doit agir pour se mettre en état de les recevoir. Pénétrez-vous profondément de ce que vous allez faire et faites-le, non devant les hommes, mais devant Dieu, témoin de tous vos actes et qui vous en demandera compte un jour. Dites-vous bien : *Je vais me confesser*, c'est-à-dire, faire un sérieux retour sur moi-même, rechercher mes péchés, tous mes péchés, et les accuser au prêtre qui tient la place de Jésus-Christ. En cela j'aurai un double but : d'abord d'en obtenir le pardon et de rentrer en grâce avec Dieu, ce qui, si je venais à mourir, assurerait mon bonheur éternel ; ensuite, de changer de vie, de renoncer décidément, tout de bon, à mes mauvaises habitudes et aux occasions du péché, d'être désormais fidèle aux lois de la religion.—*Je vais communier*, c'est-à-dire recevoir véritablement le Corps et le Sang de Jésus-Christ : acte le plus grand, le plus divin que puisse accomplir un chrétien, qui exige par conséquent de moi que je sois bien préparé, parfaitement pur, dégagé de toute affection au péché mortel, plein d'amour pour Notre-Seigneur.

La seconde condition, c'est d'apporter à la réception de ces deux sacrements les dispositions que nous marque le catéchisme. Remettez-vous en mémoire ce qu'il en dit, principalement : la nécessité de prier (et non du bout des lèvres, mais du fond du cœur), soit pour obtenir les lumières du Saint-Esprit dans la recherche de vos péchés, soit la douleur surnaturelle de les avoir commis ;—les qualités que doit avoir une bonne confession, en première ligne, la sincérité ;—les motifs capables d'exciter en vous la contrition et le ferme propos, (pensée du Calvaire, du ciel, de l'enfer, de l'énormité et de la laideur de vos fautes) ;— enfin, l'obligation de remplir la pénitence imposée par le confesseur et de réparer les torts faits au prochain. Vous réfléchirez ensuite aux dispositions de l'âme et du corps requises pour bien communier. On est généralement fidèle aux dernières : le jeûne eucharistique, l'extérieur modeste et recueilli ; mais combien s'en faut-il qu'on ait toujours un égal souci des autres, et qu'on s'applique à apporter à la Sainte Table, outre l'état de grâce, de véritables sentiments de foi, de repentir, d'humilité et d'amour !

Approchez-vous des sacrements dans ces pieuses dispositions, avec ce vif désir d'en profiter, et vous verrez qu'ils ne vous laisseront pas froids et indifférents, comme il vous est peut-être arrivé de l'être. Vous y trouverez la paix de l'âme, le remède à

vos infirmités, la force, le courage, avec le secret de devenir meilleurs.

III. Chrétiens, laissez-nous maintenant former un vœu. Que la communion pascale vous donne le goût de la communion fréquente ! Vous entendrez le bon Maître vous dire à la Table sainte de revenir à lui : ne repoussez pas son appel. Si vous saviez, chers amis, quel amour l'inspire, quelles joies il vous prépare ! Si vous saviez combien sont heureux ceux de vos frères qui viennent souvent se nourrir du Pain des anges ! Qui d'entre vous n'a pas ses chagrins et ses peines, n'essnie pas parfois dans le secret des larmes bien amères ? Voici le divin Consolateur, qui a un baume pour toutes les blessures et un soulagement à toutes les douleurs. Ce n'est pas là de la phrase ni de la poésie, c'est de la vérité pratique. Nous serons francs : nous en convenons avec vous, les plaisirs du monde, auxquels beaucoup demandent la satisfaction de leurs désirs, distraient, enivrent même pour un moment ; mais à votre tour vous en conviendrez avec nous, quand l'étourdissement est passé, on se retrouve plus malheureux que jamais, plus mécontent de soi-même, plus découragé. Telles ne sont pas les délices de la Table sainte ; elles donnent la vraie paix, parce qu'elles unissent à Dieu, qui en est l'auteur, la vraie joie, parce qu'elles font aimer et pratiquer la pureté, qui en est la source. Croyez que nul intérêt ne nous pousse à vous dire ces choses, mais le seul désir de votre bien. Nous vous conjurons de faire du moins un essai, de consentir à vérifier nos affirmations. Puissiez-vous ne pas résister éternellement à la grâce qui vous sollicite bien plus vivement que nous ne pourrions le faire nous-même, et goûter après tant d'autres, par une expérience personnelle, l'onction céleste de ce mot d'amour, sorti du Cœur de Jésus-Christ : " Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai ! "

CHRONIQUE DIOCESAINE ET PROVINCIALE

Par décision de Sa Grandeur Mgr de Montréal, en date du 28 mars 1886, Monsieur Stanislas Laporte a été nommé vicaire à Sainte-Brigide.

Par décision de Sa Grandeur Mgr de Montréal en date du 5 avril 1886, Monsieur Philippe Lamarche a été nommé vicaire au Sacré-Cœur à Montréal.

Monsieur l'abbé Joly, autrefois missionnaire au Nord-Ouest, attaché aujourd'hui au diocèse de Saint-Boniface, est autorisé par son évêque Monseigneur Taché, et par Sa Grandeur Monseigneur Fabre à aider Monseigneur Grandin dans l'œuvre que ce dernier poursuit actuellement. Monseigneur Grandin prie Messieurs les

curés de vouloir bien le recevoir en son nom, et il les remercie d'avance de toute la sympathie qu'ils lui témoigneront.

M. l'abbé François Pilote, curé de Saint-Augustin, (Portneuf), décédé le 5 avril 1886, était membre de la société d'une messe.

T. HAREL, Ptre,
Chancelier.

FÊTE A L'ISLE DUPAS.

Le premier avril, Mgr l'évêque de Montréal a célébré à l'Isle Dupas le treizième anniversaire de son élection à l'épiscopat. Sa Grandeur a pontifié et fait le sermon.

Étaient présents à cette fête MM. Plinguet, Guimond, Gaudet, Casaubon, Dozois, Geoffroy, Mallet, Beaudoin, Casaubon de St Barthélemi, Sylvestre, M. Donnelly, prêtres du diocèse de Montréal; M. le chanoine Prince et M. le curé Dupré du diocèse de Saint-Hyacinthe. M. l'abbé Donnelly remplissait les fonctions de maître des cérémonies.

IMPOSANTE CÉRÉMONIE A SAINT-CUTHBERT

Vendredi, deux avril, était l'anniversaire de la mort des Pères Fafard et Marchand, massacrés par les sauvages pendant la guerre du Nord Ouest.

Déjà le collège de l'Assomption avait payé à la mémoire des deux apôtres le tribut de sa pieuse et sympathique vénération. Le Père Fafard était, on le sait, un ancien élève de cet établissement, mais compagnon du Père Marchand dans les travaux, dans les souffrances et dans la mort, il ne pouvait être séparé de lui dans les hommages que lui décernaient la foi et l'affection de ses frères.

Il n'en a pas été séparé non plus, vendredi, dans le divin sacrifice offert pour le repos de son âme à Saint-Cuthbert, sa paroisse natale. Mais on le conçoit, c'est à lui surtout qu'on a pensé; son nom était sur toutes les lèvres comme dans tous les cœurs.

La cérémonie a été des plus imposantes. Rarement nos campagnes pourraient être témoins d'un spectacle plus beau et plus attendrissant. C'était une fête sacrée dans laquelle la douleur s'alliait aux plus saintes consolations de la foi. Tous les paroissiens de Saint-Cuthbert y étaient accourus avec un religieux empressement. Ils venaient prier pour l'âme de saints missionnaires, mais aussi célébrer la mémoire d'un jeune martyr né au milieu d'eux, qu'ils avaient vu grandir, que tous avaient connu et vénéré.

Le père et la mère du Père Fafard étaient là, émus et recueillis, remerciant Dieu dans leur cœur si chrétien de l'honneur qu'ils avaient eu de donner à l'Église un prêtre confesseur de la foi.

Au chœur on voyait quatre prélats, Mgr l'évêque de Montréal, Mgr de Saint-Boniface, Mgr de Saint-Albert, Mgr des Trois-Rivières et près de quarante prêtres. La compagnie de Jésus, la communauté de Saint-Sulpice et celle des Rév. Pères Oblats, l'université Laval et plusieurs de nos collèves avaient envoyé des représentants.

Mgr l'évêque de Montréal a chanté le service, heureux de donner aux deux missionnaires tombés sous les coups des infidèles, et en particulier aux religieux de son diocèse, la preuve de sa tendresse paternelle.

Monseigneur Taché a prononcé le discours de circonstance. Il a été éloquent et onctueux. L'évangile du jour, les sacrifices du missionnaire, la gloire du martyr lui ont fourni de sublimes inspirations, et il a su bien vite communiquer à l'auditoire l'émotion dont son âme était remplie. On en jugera par les quelques notes que nous avons prises et que nous reproduisons ici :

“ Comme mon Père m'a envoyé,
ainsi je vous envoie, etc.

“ Pourquoi cette réunion et pourquoi ce concours d'évêques ? Que signifie la présence, au milieu de vous, du chef vénéré de ce diocèse ? Pourquoi tant de prêtres vénérables sont-ils accourus à l'invitation du digne curé de cette paroisse ? Pourquoi ce concours immense de peuple ? Je vois devant moi un mausolée, et sur ce mausolée une étole emblème du sacerdoce, et sur cette étole une croix d'oblat.

“ La raison de tout ce déploiement de solennité, c'est que aujourd'hui est l'anniversaire d'un événement à jamais mémorable pour tout ce pays, mémorable surtout pour cette paroisse ; c'est que, à pareil jour qu'aujourd'hui, deux dévoués missionnaires, dont l'un enfant de cette paroisse, sont tombés sous les coups des infidèles, pendant qu'ils voulaient protéger contre les coups de ces mêmes infidèles l'objet de leur haine sauvage. Il ne serait ni à propos ni utile de rechercher ici les causes qui ont pu amener un événement si déplorable et si peu prévu. Laissons à d'autres à discuter la part de responsabilité plus ou moins éloignée que peuvent avoir les hommes dans un massacre où deux prêtres aimés et vénérés ont été mis à mort par ceux-là mêmes qu'ils cherchaient à protéger. Les meurtriers ont expié leur forfait, et la manière dont ils sont morts nous permet d'espérer qu'ils ont trouvé grâce auprès du Dieu des miséricordes. Occupons-nous seulement du but qui nous réunit ici, au pied de l'autel. Nous sommes venus ici pour prier et pour nous instruire.

“ La prière, elle s'est exhalée ardente de nos cœurs pendant la célébration des divins mystères, offerts pour achever de purifier, s'il y a lieu, les âmes des généreux missionnaires qui ont versé leur sang pour l'amour de Jésus-Christ. L'instruction, je la trouve dans les paroles citées au commencement de cet entretien : “ Comme

mon père m'a envoyé, de même je vous envoie." Le prêtre, le missionnaire remplit au milieu des peuples qu'il vient évangéliser, la mission que remplissait le Sauveur pendant sa vie mortelle. "Je vous envoie comme mon père m'a envoyé." Même origine dans la mission ; mêmes moyens d'action. S'oublie-t-on même pour faire la volonté de Dieu. "...Je ne suis pas venu pour faire ma volonté, dit Notre-Seigneur, mais pour faire la volonté de Celui qui m'a envoyé." Voilà la vocation du missionnaire... Frappé des ressources religieuses que possède le Canada, je me demande avec tristesse, pourquoi ces mêmes ressources ne se trouvent pas partout. Dans les pays que j'habite il y a tant à faire, et nous avons si peu d'ouvriers.

"Que n'avons-nous plus de vocations ? Que n'avons-nous plus d'hommes qui comme le Père Fafard, sacrifient tout, patrie, parents, amis, avenir selon le monde, pour se consacrer au salut de tant d'âmes qui périssent faute de secours, d'âmes qui demandent le pain de la vie et ne trouvent personne pour le leur donner. Dans l'évangile de ce jour, nous lisons que le Sauveur, épuisé par la fatigue et la faim, s'arrêta pour se reposer. Mais même dans son repos, il fait du bien ; il convertit la Samaritaine. Si le Père Fafard pouvait sortir de sa tombe, il vous dirait que lui aussi, comme le divin Modèle, il a souvent succombé sous le poids de la fatigue. Bien des fois, il a dû s'asseoir le long du chemin pour réparer ses forces épuisées et rafraîchir son cœur désolé par la vue des souffrances morales dont il était le témoin. Que dis-je ? Si les deux vénérables prélats qui sont ici au milieu de vous, voulaient parler, l'un vous dirait que bien des fois, on aurait pu le suivre à la trace du sang que laissent sur la route ses pieds écorchés. L'autre ajouterait qu'il est devenu infirme et incapable de marcher, à la suite des fatigues qu'il s'est imposées pour courir après les brebis égarées. La consolation du missionnaire au milieu de ces tribulations, c'est la prière. Comme le Sauveur, dans la solitude et le silence, il élève la voix vers le Père céleste : "Père, que votre volonté se fasse ! Répandez votre lumière sur ces pauvres tribus assises à l'ombre de la mort..." Vous parlerai-je moi ? Que de fois fatigué, pouvant à peine me mouvoir, je me suis senti consolé, encouragé, en priant non seulement pour nos pauvres sauvages, mais encore pour ma chère patrie, pour ce Canada que j'aime tant...

"Jésus-Christ était pauvre. Le missionnaire l'est aussi, et bien souvent il peut répéter avec vérité ces paroles du Sauveur : "Je n'ai pas une pierre pour reposer ma tête."

"La vie du missionnaire a donc des points frappants de ressemblance avec la vie du Sauveur.

"La mort des martyrs que nous pleurons a aussi une analogie remarquable avec la mort du divin Modèle. Comme lui, ils ont été frappés par ceux qu'ils aimaient et qu'ils étaient venus sauver. Comme lui, ils ont pardonné à leurs bourreaux et demandé grâce

Pour eux. Que dis-je? La conversion de ces mêmes bourreaux et d'un grand nombre d'autres infidèles, après la mort des révérends Pères Fafard et Marchand, ne nous remet-elle pas en mémoire la scène qui se passa au pied de la croix, lorsque les Juifs déicides s'en retournaient en se frappant la poitrine et confessant leur forfait? Et comment ne pas croire que, frappé à mort, le Père Fafard a aussi pensé à cette mère éplorée que je vois ici, au pied de cet autel, abîmée dans la douleur, et pleurant sur son fils, comme la Mère des douleurs pleura autrefois sur le sien... Je vous dirai, mère bien-aimée, séchez vos larmes et bénissez Dieu de vous avoir jugé digne d'être la mère d'un martyr..."

L'éloquent archevêque termina son discours par quelques autres remarques pleines d'onction et de charité à l'adresse des parents du Père Fafard et de tous les habitants de Saint-Cuthbert.

Dans l'après midi, Nos Seigneurs les évêques et les membres du clergé qui les accompagnaient ont visité le couvent des Sœurs de Sainte-Anne.

A trois heures, les fidèles se réunissaient de nouveau à l'église pour entendre Mgr Grandin leur parler de ses missions. Le bon et tendre évêque nous a émus jusqu'aux larmes en nous faisant le tableau des misères profondes où sont plongées les pauvres peuplades du Nord-Ouest. Il a remercié en termes émus les paroissiens de Saint-Cuthbert des aumônes qu'ils avaient si généreusement versées entre ses mains. Il a eu des paroles d'une délicatesse admirable pour ses vénérés collègues et en particulier pour Mgr l'évêque de Montréal à qui l'unissent tant de liens chers et sacrés. Personne n'ignore, en effet, quelle sollicitude Mgr Fabre porte aux diocèses de Saint-Boniface et de Saint-Albert et combien il a toujours été heureux de pouvoir y envoyer des missionnaires et des religieuses.

La bénédiction du Saint-Sacrement est venue clore cette belle cérémonie; elle a été donnée par Mgr Lafleche, un autre missionnaire du Nord-Ouest, un véritable apôtre qui, selon l'expression de Mgr Grandin, porte encore sur sa personne les marques glorieuses de ses fatigues et de ses souffrances.

Que M. le curé de Saint-Cuthbert veuille bien agréer nos félicitations les plus sincères en même temps que nos remerciements pour son hospitalité si cordiale. Nous remercions aussi ses excellents paroissiens de la bienveillance avec laquelle ils ont mis leurs voitures à la disposition de ceux qui sont venus prendre part à cette grande et touchante démonstration : voici la liste des évêques et des prêtres présents à la cérémonie :

Mgr l'évêque de Montréal Mgr l'archevêque de Saint-Boniface, Mgr l'évêque de Saint-Albert, Mgr l'évêque des Trois-Rivières; M. l'abbé Brien, curé de Saint-Cuthbert, les Révds Pères Antoine et Prévost, O. M. I., les RR. PP. Turgeon et Hudon, S. J.; MM. les abbés Tranchemontagne, P. SS., Marcoux, vice recteur de l'université Laval à Montréal, Leclerc, curé de Saint-Joseph de Mont-

réal, Champeau, curé de Berthier ; Dozois, curé de la Pointe-aux-Trembles ; Plinguet, curé de l'île Dupas ; Moreau, curé de Saint-Barthélemi, Geoffroy, curé de Saint-Norbert, Désilets, vicaire général de Mgr Laflèche, Bruchési, de Montréal, Guimond, vicaire à l'île Dupas, Laferrière ; Casaubon de Saint-Barthélemi, Casaubon de l'Assomption, Ecrement, chapelain du couvent d'Hochelaga ; Couture, de Saint-Vincent de Paul, Gandet de l'Assomption, Brien, chapelain du couvent de la Miséricorde à Montréal ; Lacasse de Saint-Cuthbert ; Joly de Manitoba, Dugas, vicaire à Ste-Elisabeth ; Sylvestre et Lavallée du collège de Joliette ; Bérard, de l'Assomption ; Baril, directeur du collège de Varennes.

Est-il permis à des chrétiens d'assister aux enterrements civils ?

Sous ce titre nous lisons dans la *Semaine catholique de Toulouse* :

“ La *Semaine Religieuse* de Montréal (Canada), du 13 février, rapporte que le dimanche précédent, aux vêpres, Sa Grandeur Mgr l'évêque de Montréal, après la bénédiction du T. S. Sacrement a donné aux fidèles qui remplissaient la cathédrale ces salutaires avertissements :

“ Hier, mes chers frères, a été pour nous une journée de deuil. Un de ceux pour lesquels vous avez prié et dont vous avez espéré, jusqu'au dernier moment, le retour à notre sainte religion, avait quitté cette terre sans nous donner cette consolation. On conduisit sa dépouille mortelle à sa sépulture. *Les catholiques avaient à confesser Jésus-Christ en s'abstenant de prendre part à ce cortège.* Et moi, votre évêque, ne voulant pas imiter les hommes dont il est parlé dans l'évangile de ce jour, qui, se livrant au sommeil, donnaient à l'ennemi le temps de semer l'ivraie au milieu du bon grain, je dois élever la voix et prévenir mon peuple.

“ C'est donc avec une vive douleur que nous avons appris que les catholiques n'avaient pas tous compris leur devoir, et que, cédant à je ne sais quelle connivence mondaine, ils ont préféré sacrifier à l'opinion publique leur réputation de serviteurs fidèles de Jésus-Christ. Pour notre ville de Montréal c'est une humiliation, pour chacun de vous un scandale, et pour eux une faiblesse dont ils rougiront tôt ou tard ”.

La *Semaine* de Toulouse fait suivre cette citation des réflexions suivantes :

“ Grâce à Dieu, dans nos contrées, les enterrements civils inspirent trop de répugnance et d'horreur, pour que les bons chrétiens aient la pensée de les honorer de leur présence en se déshonorant eux-mêmes aux yeux de leurs frères et aux yeux de Dieu.

“ Mais, à Paris et ailleurs, ce sentiment outré des convenances mondaines et l'esclavage de l'opinion publique, dont parle Mgr Fabre, ont plusieurs fois amené des catholiques marquants à oublier leur devoir de *confesser Jésus-Christ*. Ils n'ont pas su mettre de côté toute considération humaine, ils ne se sont pas abstenus de prendre part aux scandales de la libre-pensée.

“ Nous sommes heureux de faire entendre aujourd’hui la parole d’un évêque sur ce point vraiment grave et digne d’une sérieuse considération. ”

Les *Semaines de Cambrai, du Puy, etc.*, après avoir, elles aussi, cité *in extenso* les paroles de Mgr de Montréal, font au sujet de leur importance et de leur opportunité des réflexions semblables à celles de la *Semaine de Toulouse*.

LE VOILEMENT DES CROIX ET DES SAINTES IMAGES.

Cette pratique était autrefois observée dans beaucoup d’églises dès le commencement du Carême, afin d’inspirer une plus vive componction aux fidèles, qui se voyaient privés de la consolation de reposer leurs regards sur ces objets chers à leur piété. Aujourd’hui que le retour à la liturgie romaine est universel, on ne voile plus les croix et les images des saints qu’au temps de la Passion. Cette coutume de voiler la croix exprime l’humiliation du Rédempteur, réduit à se cacher pour n’être pas lapidé par les Juifs. Le voilement des images des saints est inspiré par cette considération que, quand la gloire du maître s’est éclipsée, il est juste que les serviteurs s’effacent. Cette solennelle rubrique est appliquée avec une telle rigueur que, dans les années où la fête de l’Annonciation tombe dans la semaine de la Passion, l’image de Marie, Mère de Dieu, demeure voilée, en ce jour même où l’ange la salue *pleine de grâce et bénie entre toutes les femmes*.

Les églises d’Occident pratiquaient encore en Carême d’autres rites qui, depuis plusieurs siècles, sont tombés en désuétude. Le plus imposant consistait à tendre un immense voile, ordinairement de couleur violette et appelé la *courline*, entre le chœur et l’autel, de sorte que ni le clergé ni le peuple ne voyaient plus les saints mystères qui se célébraient derrière cet impénétrable voile. Ce voile était un symbole du deuil de la pénitence auquel le pécheur doit se soumettre, pour mériter de contempler de nouveau la majesté de Dieu, dont il a offensé les regards par son iniquité. Il signifiait aussi les humiliations du Christ qui furent un scandale pour l’orgueil de la Synagogue, et qui disparaîtront tout à coup, comme un voile que l’on lève en un instant, pour faire place aux splendeurs de la résurrection.

LES RAMEAUX.

Comme le temps de sa Passion approchait, le Sauveur voulant accomplir ce que le prophète Zacharie avait annoncé de lui, qu’il entrerait en triomphe dans Jérusalem, comme roi, monté sur un ânon, le Sauveur envoya deux de ses disciples lui chercher une

ânesse et son ânon. " L'ânesse, d'après les saints Pères, figuré le peuple Juif qui dès longtemps avait été placé sous le joug de la Loi ; l'ânon sur lequel, dit l'Évangile, Matt. XI, 2, aucun homme n'était encore monté, représente la gentilité que nul n'avait domptée jusqu'alors. Le sort de ces deux peuples se décidera, d'ici à quelques jours. Pour avoir repoussé le Messie, le peuple Juif sera délaissé ; en sa place Dieu adoptera les nations, qui de sauvages qu'elles étaient, deviendront dociles et fidèles " (Guéranger *l'Ann. liturg.*)

Lorsque les disciples eurent amené l'ânesse et l'ânon, le Sauveur monta sur l'ânon et se dirigea vers Jérusalem avec ses apôtres. En même temps le bruit se répandit dans la ville que Jésus approchait, et la multitude des Juifs qui s'étaient réunis dans la cité sainte pour y célébrer la fête de Pâques sortit à sa rencontre, portant des palmes et faisant retentir l'air d'acclamations à la gloire de Jésus, fils de David.

Tel est le fait qu'honore l'Église en faisant, le dimanche avant Pâques, une procession avec des rameaux bénits. Ce dimanche, outre le nom populaire de dimanche des Rameaux, porte aussi celui de dimanche d'*Hosannah*, à cause des acclamations de triomphe dont les Juifs saluèrent Jésus. Gosselin dit que nos pères l'appelaient aussi *Pâques fleuries*, en raison des bouquets de fleurs qu'on bénissait autrefois avec les rameaux, et qu'on portait sur de hautes tiges, à la procession de ce jour. C'est en souvenir de cette appellation que les Espagnols ayant découvert, le dimanche des Rameaux de l'an 1513, la vaste contrée qui avoisine le Mexique, lui donnèrent le nom de Floride.

Le rite de la procession des rameaux paraît avoir été pratiqué aussitôt après la clôture de l'ère des grandes persécutions. C'est en Orient qu'il fut tout d'abord établi, de là il se répandit dans tout l'Occident.

L'Église, dans cette procession, ne se propose pas seulement de rappeler et de représenter l'entrée triomphante de JÉSUS-CHRIST dans Jérusalem ; elle veut élever nos esprits à la contemplation d'un triomphe bien plus excellent : le triomphe de Jésus sur le péché et sur l'enfer, et son entrée dans la Jérusalem céleste, dont il nous a ouvert l'entrée par sa passion et par sa mort. Les prières qui précèdent la *bénédition des rameaux* nous le font entendre. L'Église y demande à Dieu, pour tous les fidèles qui porteront ces rameaux, en mémoire du triomphe de JÉSUS-CHRIST, une nouvelle abondance de grâces et de bénédictions, afin qu'ils puissent surmonter en cette vie les attaques de leurs ennemis, et paraître dans la vie future avec la palme de la victoire. C'est par ce motif que la procession se fait en ce jour hors de l'église, restée fermée pendant toute sa durée, pour figurer le ciel fermé au pécheur jusqu'à la mort de Jésus. Avant de rentrer dans l'église, on s'arrête à la porte pour chanter l'hymne *Gloria, laus*, qui est un chant de joie en l'honneur de JÉSUS-CHRIST, à l'occasion de son

entrée triomphante à Jérusalem. Chaque strophe de cette hymne est chantée par des enfants ou par des clercs, en dedans de l'église, en ce moment surtout la figure du ciel, dont le péché nous a exclus, et après chacune des strophes, la première est répétée, en dehors de l'église, par le clergé et par le peuple, figure de l'Eglise militante, qui semble vouloir mêler sa voix à celle de l'Eglise triomphante, pour chanter les louanges de JÉSUS-CHRIST, son Roi et son Sauveur. *i* près le chant de cette hymne, le célébrant frappe avec le bâton de la croix à la porte de l'église, qui s'ouvre, pour signifier que le ciel fermé aux hommes par le péché, leur a été ouvert par la croix et la mort de JÉSUS-CHRIST... Alors la procession rentre, en chantant une antienne qui contient le récit de l'entrée triomphante de JÉSUS-CHRIST dans Jérusalem.

Pour représenter plus sensiblement les circonstances de ce triomphe, la bénédiction des rameaux se faisait autrefois en plusieurs endroits, hors de l'église, auprès des croix placées à l'entrée des villes et des bourgs; les tables de pierre qu'on voit encore près de ces croix en certains lieux, y avaient été placées pour la bénédiction des rameaux; et cette bénédiction étant faite, on se rendait processionnellement à l'église, avec le cérémonial ordinaire. En Angleterre et en Normandie, dès le XI^e siècle, on pratiquait un rite qui représentait plus vivement encore la scène qui eut lieu, en ce jour, à Jérusalem. La sainte Eucharistie était portée en triomphe à la procession. L'hérésie de Bérenger contre la présence réelle de JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie venait d'éclater à cette époque, et ce triomphe de l'Hostie sacrée était un prélude lointain à l'institution de la fête et de la procession du Très-Saint-Sacrement. Un usage touchant avait lieu aussi à Jérusalem, dans la procession des Palmes, toujours dans la même intention de renouveler la scène évangélique qui se rapporte à ce jour. Toute la communauté des Franciscains, qui veille à la garde des Saints-Lieux, se rendait dès le matin à Bethphagé. Là le P. Gardien de Terre-Sainte, en habits pontificaux, montait sur un ânon qu'on avait couvert de vêtements, et, accompagné des religieux et des catholiques de Jérusalem, tous portant des palmes, il faisait son entrée dans la ville et descendait à la porte de l'église du Saint-Sépulcre, où la messe était célébrée avec la plus grande solennité. Depuis deux siècles environ, les autorités turques de Jérusalem ont interdit cette belle cérémonie, qui remontait au temps du royaume latin de Jérusalem.

LES CATACOMBES ET L'EUCCHARISTIE.

(suite et fin.)

Rome, 25 mars 1886.

En visitant les différentes catacombes de Rome, les diverses chapelles et basiliques que l'on y rencontre, on cherche vainement la place du tabernacle. On y voit bien, comme nous l'avons dit,

l'autel du sacrifice, sur le tombeau des martyrs, et la sainte communion représentée sur divers emblèmes ; mais on ne peut y découvrir ni le *columbarium*, ni l'arche sainte, ni le petit sépulcre, qui plus tard furent la forme des tabernacles. Celui qui, aux catacombes de Saint-Sébastien, est creusé dans la pouzzolane, avec une décoration extérieure en marbre sculpté, n'existait pas aux temps primitifs ; il est de date postérieure aux persécutions.

Où et comment conservait-on l'adorable Sacrement de l'autel ? Car il est bien certain qu'on le conservait pour les malades et pour les confesseurs de la foi.

Rappelons-nous qu'à cette époque chaque maison chrétienne était comme l'oratoire et l'église de Jésus-Christ. Tout chrétien recevait, à la messe célébrée dans les catacombes, la sainte Eucharistie dans un linge blanc ; il l'emportait chez lui et la déposait dans le lieu le plus secret et le plus honorable. Là, il adorait, il priait ; là, il conservait les deux grands trésors du chrétien, l'Eucharistie et les saintes Ecritures. Temps heureux, où l'amour possédait toujours son bien-aimé ; mais aussi temps difficiles, où, pour être chrétien, il fallait être un héros.

Baronius dit : *Olim ingruentibus in Christianos persecutionibus, laicis etiam domum ferre Eucharistiam, certis diebus sumendam, permissum erat, ut ex Tertulliano et Cypriano compertum est.* “ Autrefois, dans le temps des persécutions contre les chrétiens, il était permis, même aux laïques, d'emporter en leur maison l'Eucharistie, afin de se communier eux-mêmes à certains jours fixés, comme nous l'apprennent Tertullien et Cyprien.”

Saint Justin, martyr du second siècle, dans sa seconde apologie, parle des diacres qui distribuent à tous les chrétiens présents aux saints mystères, la sainte Eucharistie sous les deux espèces, et la portent ensuite à ceux qui n'ont pu y assister : *Atque ad eos qui absentes sunt, deferunt.* Le même saint témoigne, dans la même apologie, que les chrétiens se rassemblaient le dimanche pour recevoir et emporter la sainte Eucharistie.

Saint Cyprien, évêque et martyr de Carthage, au IIIe siècle, dans son livre *De lapsis*, à propos d'une femme punie par Dieu pour avoir communié en état de péché mortel, nous confirme que les fidèles conservaient chez eux la sainte Eucharistie dans une petite arche très-propre, et s'efforçaient de la soustraire à toute profanation.

Saint Basile, *ad Cæsariam patriciam*, nous atteste aussi la même vérité : “ Il n'est pas du tout nécessaire, dit-il, il est même inutile de montrer que l'on ait besoin, en temps de persécution, d'un prêtre ou d'un diacre pour se communier, puisque c'est un usage reçu depuis longtemps. D'ailleurs, ajoute-t-il, comment font ceux qui mènent la vie monastique dans les solitudes où il n'y a pas de prêtres ? Ils se communient eux-mêmes avec la sainte Eucharistie qu'ils conservent dans leur demeure.” *Num omnes qui per solitudi-*

nes monasticum vitam agunt, ut non adest sacerdos, cum domi communionem habeant, per se ipsos accipiunt.

L'usage de garder la sainte Eucharistie chez soi, et de la porter même en voyage, existait encore du temps de saint Ambroise. C'est ce grand saint qui nous raconte ainsi le fait miraculeux qui arriva à son frère Satyre, sur lequel il s'était déchargé de toutes ses affaires de famille: "Satyre voulut passer en Afrique pour faire payer à un nommé Prosper une somme qu'il me devait. S'étant embarqué en hiver dans un vieux bâtiment, il fit naufrage et faillit périr. Il n'était pas baptisé, et pour ne pas mourir privé entièrement des saints mystères, c'est à dire de l'Eucharistie, il la demanda à ceux qui étaient baptisés. Mais comme il n'était pas permis de la donner à d'autres qu'aux fidèles, il la fit envelopper dans une espèce de longue écharpe, que dans ces temps-là les Romains portaient autour du cou. Il prend donc l'Eucharistie sur lui et se jette à la mer, sans chercher de planche pour se soutenir, comme le faisaient les autres passagers. Il arriva le premier à terre, et aida à sauver ses serviteurs. Echappé de ce péril, et persuadé que le sacrement qui l'avait protégé lui serait bien plus utile quand il le recevrait réellement, il se hâta de se faire baptiser."

Pourquoi l'Eglise permettait-elle aux laïques d'avoir ainsi chez eux la sainte Eucharistie? N'était-ce pas l'exposer à la profanation, ou du moins au peu de respect d'une demeure domestique?

La réponse à cette question est dans ces paroles de saint Cyprien: "Celui-là n'est pas propre au martyre que l'Eglise n'a pas armé pour le combat, et le courage manque à celui qui n'est pas relevé et embrasé par la réception de l'Eucharistie." *Idoneus esse non potest ad martyrium, qui ab Ecclesia non armatur ad prælium; et mens deficit quam non recepta Eucharistia erigit et accendit.*

Lorsque dans les prisons et les cachots, les confesseurs ne pouvaient recevoir de leurs frères libres la sainte Eucharistie, et que parmi ces captifs de la foi il se trouvait un prêtre, le diacre qui ordinairement l'accompagnait, se couchait par terre, et sur sa poitrine, souvent couverte des nobles cicatrices du martyre, l'hostie sainte était consacrée pour être ensuite distribuée aux fidèles. Quel autel! quel ensemble de circonstances émouvantes! Faut-il s'étonner que l'on sortit de là respirant le feu de l'amour divin, et plus fort que tout l'enfer, comme le dit saint Jean-Chrysostôme: *Ignem spirantes, facti diabolo terribiles.*

Ainsi donc, dans ces temps glorieux, mais difficiles, la très sainte Eucharistie comptait autant de temples qu'il y avait de maisons de fidèles; disons même que chaque fidèle était comme un ciboire vivant; les solitudes avaient le charme de Nazareth et du Cénacle; les anachorètes étaient les gardiens, les adorateurs, les commentateurs de Jésus-Christ; toute l'Eglise enfin puisait dans la communion la force des plus généreux combats et des plus éclatantes victoires.

Frappés de ces exemples, rallumons notre zèle pour le Dieu des autels. Le culte de l'Eucharistie exprime la puissance d'une génération, la sainteté d'un siècle. Quand il domine dans la foi et la piété d'un peuple, ce peuple grandit et prospère. Le culte de l'Eucharistie est comme le soleil des beaux jours, qui réchauffe, ranime et féconde la nature, fait partout éclore les fleurs et mûrir les fruits. Mais quand le divin Sacrement est négligé, ou qu'il n'est, comme chez les Grecs schismatiques, qu'un viatique pour les moribonds, renfermé dans le coin d'une sacristie, c'est alors le pâle soleil d'hiver, qui, n'éclairant que quelques heures, laisse toujours la terre froide et glacée.

Aujourd'hui la sainte Eglise ne permet plus aux fidèles d'emporter chez eux l'hostie consacrée; mais elle la leur conserve plus convenablement, plus religieusement, dans ses temples et ses pieux cénacles. C'est là qu'elle la tient en réserve pour la communion et l'adoration; c'est là aussi qu'elle l'expose fréquemment sur un trône d'honneur pour provoquer de plus ardents hommages. Allons y trouver notre Jésus sacramental; adorons-le, recevons-le. Les persécutions ne sont plus, mais l'indifférence et le sensualisme menacent toujours de nous envahir; secouons cet engourdissement de la vie chrétienne, soumettons-nous aux salutaires influences du Soleil eucharistique et tout sera renouvelé.

FIN.

Un grand serviteur du Saint-Sacrement au XIXe siècle.

PREMIERE PARTIE.

SA VIE.

Son enfance.

(Suite.)

C'est après les cinq premières années de sa vie religieuse que le père Eymard fut promu à la charge de provincial. Et c'est dans cette même année 1845 qu'il écrivait dans des notes intimes qui nous révèlent le fond de son âme : " J'ai eu l'insigne bonheur aujourd'hui de porter le Très-Saint-Sacrement à Saint-Paul et mon âme s'en est bien trouvée. Elle a été pénétrée de la foi et de l'amour à Jésus-Hostie. Ces deux heures ne m'ont paru qu'un instant. Que de soupirs, que de larmes ! Comme mon cœur était sous le pressoir, et que j'eusse voulu avoir dans le mien tous les cœurs de l'univers pour les donner à Jésus ! Jamais mon attrait vers l'Eucharistie n'a été si fort. Cet attrait me pousse, dans la direction, la prédication, à porter tout le monde à l'amour de Notre-Seigneur et à ne prêcher que Jésus, et que Jésus Eucha-

ristie. C'est une chose arrêtée. Ce sera désormais l'objet de toutes mes prières, de tous mes vœux.

Je prends saint Paul, ce grand ami de Notre-Seigneur, pour mon patron dans ce nouvel apostolat. O mon Dieu, quel bonheur si je méritais d'entendre de votre bouche ces paroles dites à saint Thomas l'angélique docteur : "Tu as bien parlé de moi, ô Pierre..." Vous savez, ô mon Dieu, ma prière pendant votre triomphe ! Je la renouvelais si souvent ! Oh ! que de bien elle m'a fait !"

Cette prière, nous en savons l'objet : prêtre et religieux, mais religieux missionnaire, trop souvent arraché par ses travaux apostoliques à sa dévotion favorite, il en vint à se demander s'il n'y aurait pas un genre de vie qui le consacrait uniquement à cette Eucharistie vers laquelle il était attiré si impérieusement. — Cette vie nouvelle, il plût à Dieu de la lui révéler et de l'en faire l'initiateur, et voici dans quelles circonstances :

Le 21 janvier 1851, le père avait passé plusieurs heures aux pieds de Notre-Dame de Fourvières, à Lyon, absorbé par la pensée du Saint-Sacrement, et il entendit au fond de son cœur une voix qui lui disait : "Tous les mystères de mon Fils ont un corps religieux dont la fin spéciale est de les honorer ; l'Eucharistie n'en a pas. Il en faut un." — Le père promit à Marie de s'occuper de cette affaire et de former un corps religieux uniquement consacré au service de l'Eucharistie. — On demanda un jour au père s'il n'avait pas vu la sainte Vierge, pour se sentir si fortement pris. Il ne s'attendait point à cette brûlante question ; un oui, arraché par la vérité, retenu par l'humilité, fut prononcé entre les dents, mais n'échappa point à son interlocuteur.

Nous sommes arrivés à ce moment de la vie du père Eymard, où la pensée de se consacrer uniquement au service de l'adorable Eucharistie ne le quittera plus. Son âme si pure et si aimante s'était toujours sentie fortement attirée vers ce centre de vie et d'amour ; mais ce n'était là que les préparations éloignées de la divine Providence. Le moment est venu où cet attrait va devenir une vocation. Dieu avait préparé de loin son fidèle serviteur ; le voilà maintenant prêt au combat. Jésus-Hostie a parlé par l'entremise de sa sainte Mère ! Le père a vu, et il a cru ! Et le voilà à l'œuvre, l'œil fixé sur la blanche Hostie que lui montre sans cesse Marie.

Le père avait promis de fonder un corps religieux d'adorateurs ; mais quel serait-il ; quel nom ; quelle règle ; quel genre de vie ! tout cela était encore indécis, incertain. Cinq ans de réflexion, d'étude, de prières et de souffrance le révéleront.

Peu à peu le jour se fait dans l'âme du Père. Son amour pour l'Eucharistie va toujours augmentant. Il a dans sa chambre une lucarne qui donne sur le Tabernacle, il y passe des nuits entières.

Un jour, pendant son action de grâces, il est inondé de délices. Notre-Seigneur lui demande le sacrifice de sa vocation de Mariste. "Je dis oui à tout, et fis vœu de me dévouer, jusqu'à la

mort à fonder une société d'adorateurs. Je promis à Dieu que rien ne m'arrêterait, dussé-je manger des pierres et mourir à l'hôpital." Ce sont ses énergiques paroles.—Et il ajoutait : " Par dessus tout je demandai à Dieu (peut-être était-ce présomptueux de ma part) de travailler à cette œuvre sans consolations humaines. La force qui me fut alors donnée m'a soutenu dans toutes mes épreuves, qui n'ont pas été petites," disait-il en souriant.

Quelque temps après, il écrivait : " Priez bien pour l'œuvre du Très-Saint-Sacrement ; il faut des hommes, des *prêtres de feu*. Demandons-les à Notre-Seigneur. "

Enfin, au mois d'août 1855, le père fit présenter une supplique au Saint-Père, dans laquelle il y expose son plan sans cacher toutefois les difficultés de l'exécution.—Pie IX répondit : " *Cette pensée vient de Dieu, j'en suis convaincu. L'Eglise a besoin de cette œuvre. Qu'on se hâte de l'établir, et je la bénirai.* " Et dans sa bienveillante affection, Pie IX trace la marche à suivre pour arriver à ce résultat.

De telles paroles sorties de la bouche du Vicaire de Jésus-Christ étaient un précieux encouragement et une nouvelle manifestation de la volonté de Dieu.

Quelque mois après le père Eymard allait à Paris faire une retraite de douze jours, pour soumettre à des directeurs savants et éclairés, la décision de cette pensée qui depuis plusieurs années le poursuivait partout et le faisait tant souffrir.—Trois Evêques, Mgr l'archevêque de Paris, alors Mgr Sibour, Mgr de Tripoli et Mgr de la Bouillerie, jugèrent la question.—Cette sentence bénie sortit de la bouche des trois vénérables prélats : " La volonté de Dieu s'est manifestée trop clairement pour l'Œuvre eucharistique. Le Seigneur a tranché lui-même la difficulté. Il faut vous consacrer sans balancer à cette Œuvre. "

(à suivre)

RELIGION ET PATRIOTISME.

(suite et fin.)

III

De longues années se sont écoulées. L'herbe a poussé sur les tombes des morts, l'armée a porté le deuil de ses drapeaux, des noms nouveaux ont effacé le souvenir des noms anciens. Les ruines se sont amoncelées autour de nous, et ceux qui pleuraient ont entendu les cris joyeux d'une multitude imbécile.

Telles étaient, il y a peu de temps, mes réflexions douloureuses. Tout à coup, au détour d'un boulevard, je vis mon ancien compagnon d'armes. Roll n'est plus le brillant officier. Les fatigues de la guerre et le temps de la captivité ont creusé sur son front ces rides prématurées, plus profondes que celles de la vieillesse,

En revoyant Roll, qui habite la province, ma première pensée fut pour son fils. Mais je n'osais prononcer son nom. Le père comprit mon embarras, et, sans préambule, me dit d'une voix émue :

— Il n'avait pas déserté ! oh ! non ! Nous ne sommes point de la race qui tremble, mais vous pensez qu'à la guerre, si le corps n'est soutenu par l'âme, il faiblit et tombe. André tomba donc, parce que le cœur ne chauffait pas et que l'esprit n'était que chose d'emprunt. Ah ! mon camarade, lorsque la neige enveloppe le bivouac d'un blanc linceul, lorsqu'un morceau de pain dur est la seule richesse, lorsque la capote déchirée laisse pénétrer la pluie glacée, lorsque les pieds sont nus, ce n'est ni Voltaire, ni Rousseau, ni les orateurs politiques, ni les chants de la *Marseillaise*, qui mettent le feu aux poitrines. Il faut une croyance, une foi, une espérance, un but ardemment poursuivi : mon fils n'avait rien de tout cela. Il était orgueilleux et se croyait fier ; il prenait pour indépendance d'esprit ce qui n'était que dérèglement.

On le trouva donc sur le bord d'un fossé, épuisé, sans force comme sans vouloir. Transporté dans un bourg voisin, il prit place dans une petite ambulance improvisée par la fermière. Ils étaient là six à sept gardes mobiles, pauvres enfants auxquels on avait demandé l'impossible. Deux fois par semaine, un chirurgien, venu de loin, passait rapidement, mais le curé du village, venait près des malades le jour et la nuit. C'était un bon vieillard qui avait peu lu, mais beaucoup observé, non le monde, mais l'âme humaine. Il s'approchait du lit de son malade en vieil ami, en père tendre, en consolateur plein d'indulgence.

Il avait le secret de calmer les souffrances en pénétrant au fond des cœurs. Mon pauvre enfant baigna de ses larmes les mains de ce prêtre. Il écouta de douces paroles qu'il n'avait jamais entendues. Son âme se réveilla. En peu de jours, le prêtre réchauffa le cœur glacé du jeune soldat et jeta les lueurs divines dans cet esprit enveloppé de ténèbres.

J'interrompis mon ancien compagnon d'armes en disant :

— Je ne vous savais pas aussi bon chrétien ?

— Attendez, reprit Roll, vous comprendrez comment m'est venue la lumière, et il poursuivit son récit :

— Ne croyez pas, mon camarade, que ce bon vieillard fit apparaître aux yeux surpris d'André la patrie sanglante, le drapeau déchiré, l'honneur national couvert d'un voile sombre ; non, le prêtre n'abaissa pas son regard sur la terre. Il parla de Dieu, de sa justice et de sa miséricorde ; il dit à mon pauvre enfant que son corps, si faible, renfermait une âme immortelle ; il lui montra l'autre vie, celle du ciel ; et lorsque le malade eut pressé ses lèvres tremblantes sur le christ d'ivoire que tenait en ses mains le curé du village, les ténèbres se dissipèrent et la vérité lui apparut. Lorsque le souffle de la foi eut caressé son front, il se sentit renaître. Il pria pour la première fois.

Pour la première fois, son sommeil ne fut pas troublé par d'horribles songes. La nuit suivante il crut entendre une voix douloureuse prononcer son nom. C'était la patrie en larmes qui appelait ses enfants.

Le lendemain, il reprenait son uniforme et ses armes, allant au devant du drapeau. Le prêtre le bénit et lui montra l'horizon, où brillaient les flammes de l'incendie. Les paysans fuyaient leurs chaumières, et le prussien secouait sa torche sur les moissons.

Le soir venu, les soldats d'un bataillon français entouraient le feu d'un bivouac, donnant leurs soins empressés au jeune inconnu arrivé pendant la bataille. Il avait été des plus braves. De combats en combats, il gagna l'épaulette et la croix de la Légion d'honneur.

Il est aujourd'hui l'un des meilleurs officiers de l'armée, et la carrière est largement ouverte devant lui.

Ne soyez donc pas surpris de ma conversion ; mais je le confesse humblement, je suis religieux par patriotisme.

Ce vieux curé de campagne a créé cet excellent soldat. Il a fait par la religion ce que les menaces et les prières d'un père n'auraient pu obtenir ; quelques paroles de ce vieux curé ont été plus éloquentes que les appels du pays ravagé et que les ordres du jour des généraux.

IV

Après un long silence, mon camarade reprit : On a voulu expliquer les fabuleuses défaites de l'armée française en cherchant des causes diverses : la trahison, l'infériorité des canons, la faiblesse des états-majors, l'imprévoyance de l'administration, sans compter le reste.

Pourquoi ne pas reconnaître franchement que ce n'est pas l'armée qui a été vaincue, mais la France ? La nation s'est écroulée parce qu'elle était sans foi et sans respect. Elle méprisait l'autorité, celle des hommes comme celle de Dieu. L'armée était sans discipline, parce que le pays tout entier ne savait plus obéir à l'Eglise, ni à la loi. Les mots : patrie, honneur, gloire, sacrifice, faisaient venir le sourire aux lèvres. Le théâtre bafouait la *croix de ma mère* et le *sabre de mon père*.

Ah ! mon camarade, c'est en vain que pour relever la France de sa chute, on fondera de nouveaux canons, on créera des armées territoriales, on bouleversera toutes les institutions militaires, en copiant servilement la Prusse : rien ne fera

Le seul remède—et celui-là est infailible—ce serait ramener la nation française vers son Dieu.

Ce que le vieux curé du village a fait pour mon fils, l'Eglise le ferait pour la France. Jusque-là, nous nous épuiserons en vains efforts, comme le malade qui change de position, jusqu'à l'heure fatale où commencera l'agonie.

Général AMBERT.

DÉGÈS DE LA SEMAINE.



C'est une saluîte et salutare pensée de
prier pour les morts, afin qu'ils soient
délivrés de leurs p ch s.

r Mach. XII, 46

PRIONS POUR NOS MORTS :

Marcel. Fabre,  p. Laurence.—Laurent Th rrien.—A. Bisailon.—A. Gi-
baud.—Emma Blais,  p. Gariépy.—Geneviève Thibault.—Eliz. Williams,
 p. Boivin.—Félicité Lamontagne,  p. Lariv e.—Honorable A. Mousseau.
—Cath. R a,  p. Kerans.—Ann McClellan,  p. Bourgeois.—Mich el Ryans.
—Corinne Labelle,  p. Lamouche.—Daniel Collins.—J. Ch. Berthelot.—
Joseph Labelle. Angelina Limoges.—James Shea.

DE PROFUNDIS.

REMÈDE DU DR SEY, DE PARIS

est sans contredit, le meilleur spécifique connu pour prévenir les dérangements
des organes digestifs et pour guérir ces organes quand ils sont malades.

C'est un remède composé des aromatiques les plus purs, qui stimule les fon-
ctions digestives et qui loin d'affaiblir comme la plupart des médicaments, tonifie
au contraire et vivifie.

De plus, il contient une substance qui agit directement sur les intestins, de
sorte qu'a petites doses il prévient et guérit la constipation, et a doses plus  l -
v es, il agit comme un des purgatifs les plus efficaces.

Les certificats suivants donnent une preuve suffisante de l'efficacité du Remède
du DR SEY.

Monsieur S. LACHANCE Montréal.

Je ne puis m'empêcher de reconnaître que le Remède du Dr Sey, dont vous êtes l'agent
unique, m'a fait un grand bien. De tous les spécifiques dont j'ai fait usage pour régulariser
l'action des organes digestifs, c'est celui qui m'a donné le plus de satisfaction. Je le conseil-
le surtout aux personnes qui souffrent de la dyspepsie flatulente et j'espère que, comme
moi, elle verront leur santé s'améliorer notablement.

Veuillez croire a la respectueuse estime de votre bien dévoué L. J. LAUZON, Ptro.
Saint-Henri de Masconche 10 octobre 1884.

M. Lachance. Ayant fait usage du Remède du Dr Sey, pour la dyspepsie, je m'en suis très-
bien trouvée. Sr Thomas, supérieure, salle d'Asile St-Vincent de Paul,
Montréal, 14 octobre 1884.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS \$1.00 LA BOUTEILLE.

Agent pour la Puissance,

S. LACHANCE, 646 ST-CATHERINE, MONTREAL

Succursale : Coin des RUES DESERY & NOTRE-DAME, HOCHELAGA.

HUILES POUR LAMPES DE SANCTUAIRES.

DECLAIRAGE POUR ETABLISSEMENTS PUBLICS, PENSIONNATS COLLEGES.
Purete garantie.

DE TOUTES SORTES POUR L'INDUSTRIE.

ESSENCES ET PARFUMS, PRODUITS CHIMIQUES.

L. E. MORIN, jr. 14 Rue St-Th rese, Montréal.

AUX MAISONS RELIGIEUSES.

HOPITAUX ET ORPHELINATS.

RABAIS 40 par 100

La maison BEAUCHAMP & BÉTOURNAY
offre présentement au rabais une grande va-
ri t  de marchandises indispensables et d'un
usage journalier pour les institutions reli-
gieuses, les hopitaux et les orphelinats.

Une visite est sollicitée : on ouvrira des comptes aux établissements ci-haut.

677 RUE SAINTE-CATHERINE, 677



CLOCHES D'ÉGLISES
THE JONES BELL FONDRY CO.
 TROY N.-Y., U.-S.
MEARS & STAINBANK
 LONDRES-ANGLETERRE

REPRÉSENTÉS PAR
H. & J. RUSSEL
 22 RUE ST-NICOLAS, Montréal.
 AGENTS DE LA SOCIÉTÉ ANONYME DE BELGIQUE,
 FABRICANTS DE SOMMIERS EN FER.

ÉTABLI EN 1859

HENRY R. GRAY

Chimiste-Pharmacien
 144, Rue Saint-Laurent
 MONTREAL.

Prescriptions des médecins préparées avec
 soin. Première qualité de drogues et matières
 chimiques.

JOS. CHS. VAILLANCOURT

Menuisier & Charpentier

45 PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL.

Ouvrages de toutes sortes, en bois
 et en peinture,

A BAS PRIX

AUX MESSIEURS DU CLERGE ET AUTRES.

ARTHUR SIMARD

— DOREUR ET MANUFACTURIER DE —

MOULURES POUR CADRES.

Marchand de Gravures sur acier, Chromos, etc. Un magnifique as-
 sortiment de miroirs dans tous les prix.

SPECIALITE

ENGADREMENT DE CHEMINS DE CROIX

— ET —

DECORATIONS POUR EGLISES

Atelier : ECOLE DE REFORME, RUE MIGNONNE

Magasin : No. 1662 RUE NOTRE-DAME, Montreal, P. Q.



ATELIER
 DE
 VITRAUX colories
 de Montréal

CASTLE & FILS
 40 rue Bleury

VERRES DE TOUTES SORTES
 pour

CHASSIS D'ÉGLISE.

Plombs,
Coloriés.

ORNEMENTATION

Emblèmes
 e Religieux

FIGURES ET SUJETS PEINTS
 AVEC UN ART EXTREME

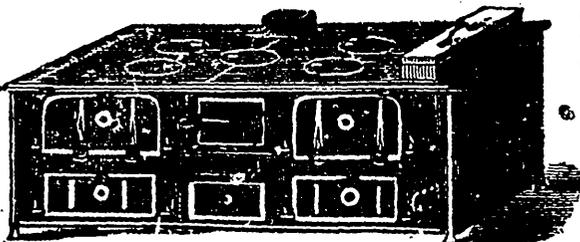
Dessins, prix et quan-
 tités fournis gratis.

En écrivant, veuillez
 mentionner

La Semaine Religieuse.

POELES de CUISINE FRANÇAIS en fer forgé.

LES
MEILLEURS
SUR LE
MARCHÉ
Adoptés



et approu-
vés par
un grand
nombre de
Pension-
nats, de
Couvents,
d'Hospit-
ces et
d'Hotels.

F. FROIDEVAUX

No. 264, RUE SAINT-LAURENT, No. 264

Posage d'Appareils de chauffage, pour Édifices publics et particuliers.

OUVRAGE GARANTI

COMMANDES EXÉCUTÉES AVEC SOIN ET PROMPTITUDE—PRIX RAISONNABLES

PENTURES

A RESSORT DE GEER
employés dans plus de trois
églises et dans un plus grand
nombre d'édifices publics, les
se les dirables.

Aussi BOURRELETS en CAOUTCHOUC pour garantir du froit par les Portes et Fenêtres
Chez

L. J. A. SURVEYER,

1588 RUE NOTRE-DAME.

GRAND SYNDICAT DE LA PUISSANCE

DUPUIS, BRIEN, COUPLÉE & CIE.

(AUX DEUX BOULES D'OR)

SPECIALITE D'ETOFFES POUR COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

HAUTES NOUVEAUTES

(Ancienne maison PILON & CIE.)

647 et 649, Rue SAINT-CATHERINE, Montréal.

Spécialité de Bois de Charpente et de Menuiserie
pour les Eglises, Chapelles & Couvents, pour
les sculptures, etc. Service prompt

HURTEAU & FRERE,

92 Rue SANGUINET. MONTREAL.

RECOMPENSE !

DE \$10 a \$50,

à toute personne qui nous in-
formera de quelque vacance
l'instituteurs dans les écoles ou de demandes. Pas de trouble ni de
pénse. Adresser un timbre pour circulaire à

L'AGENCE DES ECOLES, CHICAGO,
186 South Clarke St.

N. B. Nous avons besoin de toutes sortes d'Instituteurs pour les écoles et les familles.

ORGUES--HARMONIUMS DOMINION

—FABRIQUÉS SPÉCIALEMENT POUR L. E. N. PRATTE.—

PAR LA

COMPAGNIE D'ORGUES ET DE PIANOS DOMINION, BOWMANVILLE, ONT.

A l'usage des Eglises et des chapelles de communautés, d'après des devis particuliers et autres que ceux du catalogue : ga. antis pour 5 ans et surpassant en RICHESSE, en PUISSANCE et en SŪAVITÉ DE SON les meilleurs instruments de fabrique étrangère. Les plus éminents Organistes du pays recommandent les Orgues-Harmoniums "DOMINION".

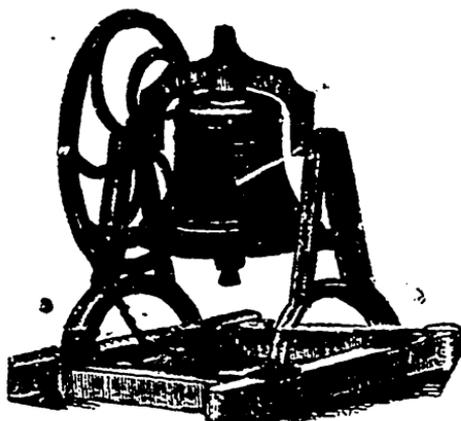
Satisfaction garantie et conditions faciles

Toujours en magasins, L'ASSORTIMENT LE PLUS VARIÉ QU'IL Y AIT EN CANADA
Commandes par la Poste et autres remplies avec diligence. Grande réduction de Prix.

L. E. N. PRATTE

Agent général pour la province de Québec.

1678 RUE NOTRE-DAME, Montréal.



FONDERIE CANADIENNE

CLOCHES

POUR EGLISES, COLLEGES ET
COUVENTS

Seules ou en Carillons

AVEC MONTURES EN FER OU EN BOIS

(Fournitures pour intérieur des
Eglises.)

Appareils de chauffage d'après les
meilleurs systèmes.

E. CHANTELOUP, 593, Rue Craig, Montréal, P. Q.

W BRITTON

Poseur d'appareils à éclairage, à eau, et
à chauffage.---Ouvrages en métal de toutes
sortes.---Commandes reçues pour
Eglises et maisons d'éducation.---Exé-
cution prompte et bonne.

No 15 RUE CLAUDE, ONTREAL.

UNE SPECIALITÉ

MESSIEURS LES ECONOMES FERONT BIEN DE VISITER
LES

—NOUVEAUX MARCHÉS A BEURRE—

DE

J. B. RICHER

POUR LEURS PROVISIONS D'AUTOMNE

MARCHÉ CENTRE

468½ Rue LAGAUCHETIERE, 468½

SUCCURSALE AU MARCHÉ ST ANICENE, RUE LAMONTAGNE, MONTREAL

